

La vie de l'homme donnée dans un corps

L'être humain n'est ni une abstraction ni une « image virtuelle » : il occupe un espace ; il vit dans un temps donné, durant une période fixée. Le thème abordé aujourd'hui est vaste. Nous avons reçu comme mission de dessiner un horizon pour situer les enjeux décisifs pour nos vies des questions bioéthiques actuelles. Les questions de bioéthique comme la révolution « sexuelle » reposent « à frais nouveaux » les grandes questions classiques du rapport de l'homme à son corps. L'homme est-il identifié totalement à son corps ? L'homme est-il un corps ? Et s'il n'en est pas un : n'est-il qu'esprit ? Comment distinguer les choses sans tomber dans un dualisme, dans une opposition ? L'homme a-t-il un corps sur lequel il a une maîtrise et dont il a une connaissance totale ? C'est dans ce contexte que nous proposons une brève réflexion fondamentale.

Nous nous proposons de procéder ainsi : esquisser ce qu'est notre relation à notre corps (1) ; évoquer ce que l'Écriture et la Tradition nous en disent (2) ; montrer l'importance des enjeux présents en nos corps d'homme et de femme (3), évoquer une application du sens du corps dans notre relation à l'embryon humain (4).

1. Un corps à corps qui dit la personne

Le corps objet

C'est un fait indéniable et souvent répété que, par le développement des sciences et des techniques, nous avons fait du corps un « pur visible ». Ce qui nous reste inconnu dans le corps n'est caché que pour un temps encore. Nous-mêmes, les autres, la science, nous pouvons accéder à tous les secrets du corps : tout du corps peut être visible. Nous agissons et nous réfléchissons comme si tout dans notre corps pouvait nous devenir « connu » à nous et aux autres. Bien sûr on a dépassé le cadre de la dissection (voir ce qu'il y a en-dessous de la peau) pour entrer dans l'ère du scanner et de l'échographie. On peut soulever tous les voiles et déposer les photos de notre corps devant nous (les cathéters et la miniaturisation japonaise sont efficaces). Aucun coin de notre corps n'échappe à notre regard et au regard des autres. Les questions de secret professionnel et de pudeur semblent loin derrière nous : elles appartiennent à un passé révolu.

Cette manière de présenter le corps humain DEVANT nous transforme petit à petit nos comportements sur le corps et sur nous-mêmes. Nous nous attachons au corps et y faisons attention pour lui-même. Le corps est devenu un objet précieux, connu et/ou à connaître, mais UN OBJET quand même. Le corps devient de plus en plus un instrument dont il faut prendre soin. Puisque c'est mon corps, disposer de son corps (au maximum de sa force, de sa beauté etc.), devient un souci, un problème, un « droit ». Mon corps est à moi. Il m'est indispensable. Il devient sacré pour moi. Il est l'objet qui nous est le plus proche, il devient le bien le plus précieux. Il devient notre propriété particulière. Mais – oh ! paradoxe ! - c'est moi qui ai fixé son degré de sacralisation. Si le corps est sacré et s'il est sacralisé de plus en plus par nos contemporains, ce n'est pas parce qu'il est PLUS QU'une chose, mais au contraire parce qu'il est plus « objet » à ma disposition que tous les autres objets qui m'entourent. Il est sacré parce que je puis en faire ce que je veux. Quel retournement que cette nouvelle sacralisation ! Nous avons récupéré notre corps en nous affirmant âprement son propriétaire. J'ai un corps : il est à moi. J'en dispose comme je le veux. J'ai droit à tous les soins nécessaires à ce corps. Le corps devient ainsi le lieu et l'occasion de conflits avec les autres et le monde.

Le corps, cet inconnu

Cette tentative de mettre son corps devant soi est une illusion. Ce que l'homme considère dans ce cas, ce n'est pas son corps : c'est une *image* de son corps. Dans la logique décrite plus haut, il est impossible de sortir d'un « point de vue » sur le corps. S'il est devant moi, il est toujours une représentation de mon corps. Il est une présentation de mon corps comme AUTRE. Je me transporte hors et en face de moi, je me considère comme un autre pour voir ce corps... J'oublie que pour voir ce corps objet, il me faut mes sens et mon intelligence : tout mon corps. Pour voir son corps dans le monde extérieur, il faut être dans son corps. Le corps-propre (le corps intime, le corps sujet), est toujours la condition *sine qua non* de toute objectivation. Bref, pour voir MON corps, il me faut MON corps qui, comme tel, ne m'apparaît pas dans sa totalité.

Le mystère du corps réside en partie dans cette constatation : comme tel, le corps n'est finalement pas un « visible ». Il ne fait pas partie totalement du monde extérieur et du domaine des sciences de l'observation. Le corps n'est pas une « enveloppe » interchangeable que je pourrais remplacer ou changer à ma guise. Je ne puis pas m'en séparer comme d'un élément extérieur (une enveloppe, un vêtement). Les opérations de chirurgie esthétique par exemple ne font que toucher les apparences du corps. Elles entretiennent chez beaucoup de patients l'illusion qu'ils peuvent être autre. Le désir de se changer comme celui de retrouver une beauté originelle de la personne est un désir profond qui ne se comble pas uniquement par une technique médicale.

Comment connaître le corps dans ces conditions sinon par une « science » originale, spécifique, propre au corps ? Je ne peux connaître le corps comme les autres objets qui m'entourent. Je puis le connaître à travers une « co-présence » à lui. Il s'agit d'un savoir non pas DU corps, mais un savoir « qui-fait-corps » avec le sujet, un savoir incarné. C'est un savoir qui se confond presque avec ce qu'il sait : c'est un savoir de la personne en son corps. Il faut donc quitter le monde de l'avoir, de l'objectivation, pour connaître et participer au mystère de son propre corps. En fait, finalement c'est à partir de son corps que, pour l'homme, tout autre savoir, toute autre connaissance prend du relief, du sens. Je n'ai pas seulement un corps. Mon corps, c'est moi. Suis-je cependant totalement identifié à mon corps ? Quelle est la profondeur de cette identification personnelle ?

Identité du corps

L'homme a un corps. Bien plus, il est corps. Son corps appartient à son identité. Mais l'homme ne s'identifie pas totalement à son corps. Nous avons vu qu'il fallait dépasser le monde de l'avoir, celui du verbe « être » aussi. L'homme n'est pas que son corps. L'homme a une relation et est relation à son corps : c'est le terme de *relation* qui est le plus riche pour définir ce qu'est le corps. Une relation réciproque existe entre ce que je suis et ce que je suis en mon corps. Il y a un lien entre l'homme comme être d'esprit et l'homme comme corps. Ce lien n'est pas une relation d'opposition ou un dualisme (comme dans une dialectique entre deux pôles : positif et négatif). Ce n'est pas une relation seulement hiérarchique (le corps est « plus » qu'un cadavre, un corps sans âme). C'est une relation d'être dans laquelle le corps est accueilli dans l'unité personnelle (il s'agit bien d'une personne, d'un corps-animé, d'une âme-incarnée) tout en lui appartenant « de plein droit », « substantiellement ». Rencontrer l'homme, le définir, l'aimer, c'est le rencontrer comme sujet *grâce à* et *par* son corps. L'homme n'est pas sans son corps, même s'il ne s'y réduit pas. En fait, souvent, c'est notre regard qui réduit l'homme à un corps en oubliant l'unité personnelle qu'il est.

La personne n'est pas sans son corps¹. Chacun de nous peut se découvrir dans la création comme confié à l'univers, donné aux autres, donné à lui-même. Par son corps, l'homme plonge ses racines dans le cosmos, dans sa beauté mais aussi dans ses contraintes géographiques et historiques : l'homme est noir et pas jaune. Il est homme et pas femme, et non pas les deux. Le corps signifie des contraintes et des dépendances, une localisation dans le temps et dans l'espace. Par sa liberté et sa conscience, l'homme peut jouer avec ce corps, acquiescer à ces limites en les maîtrisant, en les transformant vers la finalité de son existence : aimer et voir Dieu. Au lieu d'y voir des obstacles ou des limites insurmontables, l'homme peut y découvrir ainsi une histoire : celle d'un don offert à chacun. Notre corps est mémoire de ce don². Notre corps est mémoire de notre origine : nous avons été conçus par amour et pour l'amour. Physiquement et psychiquement, notre corps possède des éléments de mémoire vive dont nous sommes redevables. Nous en sommes souvent conscients : « Ma mère était très malade pendant qu'elle me portait », « j'étais battu par mon père », ou ne pas en être conscient du tout avant de s'en souvenir par hasard ou durant une cure analytique : « j'ai été enfermé par ma mère dans une cave toute noire et j'ai cru qu'elle m'abandonnait ». Le corps nous renvoie toujours à plus loin que nous-mêmes simplement par le fait que nous n'en sommes pas l'auteur. Dès l'origine, nous étions corps livré, offert aux autres. Le corps est un don et il est le signe et le rappel continu de notre être-de-don. Chaque homme est donné à lui-même : c'est là sa grandeur, son autonomie, sa responsabilité. Dans le don qu'il est, l'homme doit apprendre à lire un « appel éthique » : ce qu'il ne donne pas est et sera perdu. Le don seul sauve.

L'enjeu éthique du corps

L'homme, l'autre, moi-même, chacun, est une unité « substantielle », c'est-à-dire formée par un lien indissociable entre le corps et l'esprit. Cette relation, bien que mystérieuse, construit l'être de l'homme de telle manière que « dans le corps et par le corps, on touche la personne humaine dans sa réalité concrète »³. Le corps, c'est la personne en tant qu'elle se rend visible à nos yeux. « Il (le corps) est partie constitutive de la personne qui se manifeste et s'exprime à travers lui »⁴. De nombreuses situations sociales et professionnelles comportent des relations personnelles où le corps d'autrui nous est confié de manière plus sensible : celui

¹ D'une part la personne n'est pas détruite par la séparation de l'âme et du corps, à travers la mort. Le « moi » subsiste dans l'âme séparée, mais d'autre part, elle demeure dans un état d'incomplétude jusqu'à la résurrection des corps.

« Dans l'âme séparée, subsiste « le même « moi » humain », puisque, étant l'élément conscient et subsistant de l'homme, nous pouvons soutenir, grâce à elle, une véritable continuité d'un élément humain subsistant, l'homme qui a vécu sur terre et celui qui ressuscitera. Sans cette continuité d'un élément humain subsistant, l'homme qui a vécu sur terre et celui qui ressuscitera ne seraient pas le même « moi ». A cause de cela, les actes d'intelligence et de volonté accomplis sur terre demeurent après la mort. Cette âme, même séparée, accomplit des actes personnels d'intelligence et de volonté. (...) Il ressort de ces considérations que, d'une part, l'âme séparée est une réalité ontologiquement incomplète et, d'autre part, qu'elle est consciente. Plus encore, selon la définition de Benoît XII, les âmes des saints, pleinement purifiées « immédiatement après leur mort » et, certainement, déjà en tant que séparées (« avant la résurrection des corps »), possèdent la totale félicité de la vision intuitive de Dieu. Ce bonheur est parfait en soi, et on ne peut rien trouver qui lui soit spécifiquement supérieur. La même transformation glorieuse du corps à la résurrection est l'effet, en ce qui concerne le corps, de cette vision. En ce sens, Paul parle d'un corps spirituel (1 Co 15,44), c'est-à-dire conformé par l'influence de « l'esprit », et non pas seulement par l'âme (« corps psychique ») (COMMISSION THEOLOGIQUE INTERNATIONALE, « Quelques questions actuelles concernant l'eschatologie, dans DC n°2069 (1993) 317-318, n°5.4).

² Une parabole de cette « mémoire du corps » est ce qui se passe d'un point de vue biologique dans et par le système immunitaire. Ce dernier « se souvient » de qui l'a attaqué et prévient une nouvelle introduction d'un élément étranger.

³ JEAN-PAUL II, Discours aux participants à la 35e Assemblée Générale de l'Association Médicale Mondiale, 29 Octobre 1983: AAS 76 (1984) 393.

⁴ CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Donum vitae*, n°3, LEV Vatican, p.8.

qui soigne, qui guérit, qui masse, qui rééduque touche le corps d'autrui et est appelé à le faire pour faire le bien. La beauté éthique de ces professions réside dans l'exigence interne aux gestes à poser : ils doivent rester interpersonnels. En les posant, il convient de toujours considérer l'unité personnelle du corps soigné, observé, étudié. Il n'y a pas d'un côté le corps comme nature corporelle, fonctions indépendantes et remplaçables, et de l'autre côté la personne : il y a toujours une totalité unifiée. Le corps manifeste l'être personnel : il le dit, il est sa langue. Sans les mots du corps, que saurais-je de moi-même et des autres ? Comme pour tout langage, il faut en connaître la grammaire, le vocabulaire, le sens.

Si l'on dit que le « corps » est un langage, on affirme deux choses : tout d'abord que l'être humain parle par et dans son corps. Il donne sens à la vie en parlant son corps. Il s'engage librement vis-à-vis d'autrui en son corps. Sa liberté consent à se donner en corps (1). Ensuite, cela signifie également que le corps est un symbole privilégié (2), le lieu de la parole, le puits et le réservoir des mots, des attitudes que la personne peut utiliser à loisir mais sans en inventer totalement la réalité. Autrement dit, le corps est le « symbole par excellence » : ce qui est reconnu et qui donne un sens, ce qui conjoint, unit, révèle la personne dans son mystère. L'homme peut librement parler en son corps qui est ainsi à la fois au carrefour de multiples significations et LE carrefour par excellence d'un sens commun à toute humanité. Le corps « propre » de chacun est toujours « unique au monde » : il est « mon corps » et ne se réduit pas au corps d'autrui ni à une série de corps parmi d'autres : mon corps n'est pas totalement interchangeable même si je puis survivre avec le cœur d'un autre. Mais ce corps que je possède m'échappe tout à la fois : mon lien spécifique avec lui et qui le fait mien, est la liberté par laquelle je consens aux limites de ce corps-mien. Ces limites appartiennent au monde symbolique de mon corps. Je consens librement à ces limites pour les faire miennes et elles symbolisent qui je suis dans le monde relationnel et dans le cosmos. Considérons l'enjeu de ces limites.

Les limites qu'un homme peut éprouver sont nombreuses : elles manifestent toutes que l'homme n'est pas Dieu. Il est fini, contingent. Il n'a pas demandé à naître. Il vit sous un tel climat. Il ne sait pas voler. Le corps est le lieu où l'homme perçoit de manière immédiate ses propres limites et donc ce qu'il est : la souffrance physique ou la fatigue s'imposent sans recul. L'handicap est perçu de manière tangible et immédiate par autrui et par la personne. Ces signes de la finitude sont clairs, indéniables. Ils rejoignent la condition humaine, son expérience ordinaire. Mais ces faits en nos corps d'homme doivent être assumés par la liberté. « La où la limite est corporellement inscrite dans l'homme, la liberté est sollicitée de lui donner sens et valeur. Car la liberté de l'âme est immédiatement donnée à elle-même dans le corps ; le corps est le lieu où la liberté spirituelle advient à elle-même et se trouve présente à soi sans échappatoire possible »⁵. Pour le dire autrement : certains événements lointains ne demandent pas toujours une option personnelle (même si notre corps a une mémoire). Mais je ne puis pas ne pas réagir à la douleur ou à la fatigue qui m'accablent. Celles-ci « me mesurent », m'appellent à les intégrer. Et ce qui touche ainsi mon corps dans une immédiateté, touche ma liberté, touche mon âme, touche ma personne tout entière.

La liberté humaine est toujours convoquée dans le corps. Ces déterminations ne peuvent pas échapper à l'appel éthique qui y retentit. Les limites peuvent rappeler notre être fait-pour-la-mort ; elles nous rappellent également le grand « fait » de notre naissance. La mort achève et nie de fait une partie de ce qui était, comme le temps qui passe : toute mort ou « petite mort » définit un passé. Mais notre naissance ouvre toujours un avenir : elle initie ce qui sera et inaugure une « possibilité du possible »⁶. C'est en ce sens que toute naissance qui

⁵ A. CHAPELLE, *Anthropologie*, Bruxelles, Lessius, 2007, p.237.

⁶ *Ibid.*, p.238.

signe une « nouveauté » radicale entre ce qui n'était pas et ce qui est désormais, toute naissance est symbole d'espérance. Ainsi en la chair de l'homme, dans l'enfant nouvellement conçu, se joue le débat de l'espérance de l'humanité.

Le corps comme symbole contient ces limites et nous offre la possibilité de les épouser, d'y donner sens. Toute détermination, visible à l'œil nu, en notre chair, est-elle une « chance », une « fenêtre » ouverte sur l'infini (de Dieu, des possibles, de la vie) ou bien le contraire ? Toute détermination est-elle une porte sur la vérité et la bonté ? Ce qui est ne renvoie-il pas toujours à un Bien et un Vrai dans l'unité du réel ? En-deçà des concepts, à la racine de notre être, puisque marqué en notre chair, n'existe-t-il pas une lumière, une évidence, une source qui coule en abondance, comme par surcroît et qui révèle le don que nous sommes dès que nous venons à l'existence ? Curieusement, c'est l'opacité de notre chair qui nous révèle cette lumière. Il reste toujours à notre liberté d'y consentir. Épouser la lumière de ce qu'elle est.

2. Un corps qui dit son Créateur et son Sauveur⁷

La parole de Dieu nous enseigne plusieurs traits originaux du corps. Bien sûr, ils se complètent et s'enrichissent mutuellement au fur et à mesure du déploiement de l'histoire du salut.

« Malgré une réputation courante, la Bible tient le corps humain en haute estime. L'originalité de sa conception réside en deux points : on ne peut le penser sans le rapporter à Dieu, ce qui lui confère une infinie dignité ; on l'appréhende nécessairement comme sexué et donc fini, limité. Fini, voulu tel par le Créateur, l'Autre dont il est l'image imparfaite. Sexué, et ainsi ouvert à l'autre humain complémentaire, en partenariat et en dialogue.

Les derniers écrivains bibliques, appelés « nos sages » par la tradition juive, ont transmis à travers le corps des Écritures – ce terme désignant sa cohérence organique – une synthèse singulière, concentré d'une expérience millénaire. La langue hébraïque elle-même est essentiellement corporelle en ce sens qu'elle répugne à la conceptualisation abstraite, façonnée qu'elle est par le quotidien des gens. » (...) « Pour le sémite, l'homme n'est pas composé de matière et d'esprit ou de corps et d'âme, suivant le dualisme grec. Son histoire ne consiste pas en mémoire de faits passés à raconter comme témoins d'une expérience à perpétuer, mais en des « engendremets » (toladot) de personnes à travers des corps s'unissant pour transmettre la vie qu'ils ont eux-mêmes reçue, de génération en génération. Perception typique de l'histoire humaine, originée en Dieu, dispensateur de la vie : « Tu m'as tissé dans le ventre de ma mère » (Ps 139,13). – « Dès le ventre de ma mère, mon Dieu, c'est toi ! » (Ps 22,11) »

Donnons quelques indications que nous fournissent les textes bibliques sur le mystère du corps. Nous le faisons à travers la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament.

L'Ancien Testament

Le corps humain a une « portée hautement symbolique » : « *Dans la conception de la création du monde par Dieu, toute réalité physique ou matérielle est symbole d'une réalité intérieure, spirituelle. Or l'homme est saisi comme nœud de relations. Il est tout ensemble créé par Dieu (= esprit, souffle vital : ruah), conscience personnelle (= âme, vie : néfesh),*

⁷ J. RADEMAKERS, « Bible », dans M. MARZANO (sous la direction de), *Dictionnaire du Corps*, Paris, 2007, p.123-127.

relié au cosmos et aux humains (= corps, chair : basar). Il effectue la conjonction idéalement harmonieuse de ces trois relations : « esprit » pour autant qu'il tient sa vie du Dieu unique, le Très-Haut et le tout proche (transcendant et immanent) ; « âme » dans la mesure où il se pose comme un « je » limité mais unique, ayant sa propre identité ; « corps » en communion avec la création, son milieu de vie, et ses semblables. Le corps représente donc une grandeur spirituelle. Tel apparaît l'Homme (Adam) dans sa force et sa faiblesse (Ps 8).

Les écrivains de la Bible ne divinisent ni ne sacralisent la sexualité comme le font leurs voisins. Ils y voient la trace de leur divine origine – seul l'homme (masculin et féminin) est image de Dieu – et de leur connivence avec la terre (adamah), sa végétation et son règne animal, qui souvent représentent l'homme. Peu à peu s'élabore une symbolique du corps où chaque membre reçoit une signification déterminée, évoquée notamment dans les psaumes : « Il est comme un arbre planté près des ruisseaux... » (Ps 1,3) »⁸.

Cette symbolique corporelle a une signification concrète, profonde, pour l'action libre de l'homme. Elle engage l'homme en son corps dans une alliance où il fait corps avec le dessein de Dieu, ses commandements qui concerne autrui, le frère, le prochain. La tradition prophétique insistera sur *le lien entre le corps physique et le corps social*. Il s'agit de vivre l'Alliance au sein du peuple d'Israël. *« La poursuite de cet idéal est essentielle, au prix de tous les détachements, y compris de sa propre vie. D'où la mise en valeur du « martyr » ; Jérémie apparaît sur ce point comme une figure de proue, de même que le mystérieux « serviteur souffrant » dont parle Isaïe (Is 52,13-53,12), qui paraît être la figure d'Israël, victime de la compétition entre les grandes puissances de l'époque. Ainsi le corps peut être « offert en sacrifice », non seulement pour la patrie ou pour semer la mort parmi les adversaires, mais pour que le peuple vive suivant le projet divin de justice et de paix appelé « royaume des cieux », sous la houlette d'un pasteur intègre nommé Messie (ou Christ), l'« Oint » royal. »*

On ne peut fermer les livres de l'Ancien Testament sans faire état de la beauté du corps et de la sexualité telle qu'elle nous apparaît dans le Cantique des Cantiques.

La beauté « des amants du Cantique des cantiques jaillit dans une transparence et une pureté qui font rêver. Cet admirable poème comporte un sens obvie : la passion charnelle d'une femme et d'un homme dans une quête éperdue d'intimité fugace. Les cinq sens y sont

⁸ (...) « Les pieds marquent le « pouvoir », qui peut être domination ou service ; les hanches (ou les reins) représentent la sexualité, siège du « désir », convoitise ou promesse ; les mains symbolisent l'« avoir », possession ou partage. Le « vouloir », unique désigné par la tête, manifeste le choix libre du cœur, centre de la personne. De ce schéma corporel dérive un procédé littéraire de composition (le parallélisme concentrique), utilisé surtout dans les psaumes.

Les organes corporels prennent ainsi une valeur de symbole : « sonder les reins et les cœurs », c'est plonger dans l'intime d'un être ; « être ému aux entrailles » signifie être envahi par la douleur ou la compassion ; le foie peut sécréter une bile empoisonnée ; le nez désigne l'impatience ou la colère, la respiration la constance ou le découragement. Par dessus tout, le sang signifie la vie : « la vie de toute chair est dans son sang » répète le Lévitique (17,11), qui interdit de consommer même le sang d'animaux, alors que ce sang sert pourtant à purifier êtres ou objets rituellement souillés. L'écoulement séminal ou les règles provoquent une impureté rituelle, en raison du contact direct avec la vie, elle-même issue de Dieu ; ces phénomènes naturels rendent temporairement l'homme ou la femme inaptes aux occupations habituelles. La nourriture peut aussi être impure, car « impropre » à la consommation par un Israélite ; ce tabou alimentaire lui aussi référé à Dieu devant préserver de la promiscuité païenne (cf. Lv 11 à 16).

Le cœur manifeste à son tour l'unicité de la personne : il entend, pense, comprend, obéit. Il peut être double aussi, comme la langue fourchue du menteur. Il est le signe privilégié de la vitalité, de la sensibilité : « J'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair » (Ez 36,26) – « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force » (Dt 6,5). Le ventre est le siège des sentiments, la tête celui de la sagesse pratique, le genou celui de la bénédiction, de l'adoration ».

convoqués, découvrant les multiples manières d'admirer le visage des amoureux, d'entendre la mélodie de leurs voix alternées, de ressentir l'émoi de l'étreinte et la caresse des paumes, de goûter la tendresse envoûtante des baisers, de respirer le parfum plus âcre du jeune homme, plus subtil de la jeune femme. La description de l'amant royal surgissant du désert dans un nuage doré, entouré de ses preux, et celle de son amie, belle comme l'aurore, dansant au milieu des invités, contemplée à partir de la sandale, sont des joyaux de la littérature amoureuse. Les élans des amants, leur course dans la brume matinale, montrent comment le jeu des corps est significatif de l'amour sensible de Dieu pour son peuple. C'est en raison de cette symbolique d'Alliance que le rouleau du Cantique fut admis par les rabbins dans le catalogue officiel des livres saints »

Qu'en est-il de la destinée de ce corps personnel ? *« L'Ancien Testament s'achève avec l'espérance d'un au-delà de bonheur, à la fin des temps. Les pharisiens l'appellent « réveil » ou « résurrection » ; les sadducéens le refusent, sous prétexte que la Torah l'ignore. Jésus leur fera percevoir qu'elle n'en est pas absente. Influencé par l'hellénisme, le livre de la Sagesse parle d'« immortalité » alors que le Juif pense « restauration » de la personne dans son intégrité, avec son corps transfiguré, métamorphosé, comme l'est un épi par rapport au grain semé : Jésus et Paul utiliseront la comparaison.*

Ainsi l'homme biblique, nœud de relations dans le temps et l'espace, devient par une grâce de transmutation de son être participant de l'intimité divine. Cette conviction apparaît dans le livre de Daniel, au IIe siècle avant notre ère ; elle est bien attestée dans le livre des Maccabées à propos de la mort des martyrs d'Israël (cf. 2 M 6-7) : Dieu demeure fidèle à son Alliance avec les hommes qui mettent en lui leur foi »

Le Nouveau Testament

Les textes nous apportent une « radicale nouveauté » en proclamant que Dieu n'est pas solitude mais communion des personnes en une même unité. De cette communion, Jésus de Nazareth est le témoin vivant en son corps singulier. L'Incarnation dit une parole décisive sur le statut du corps : Dieu est venu habiter parmi nous, « faire sa demeure parmi les hommes » : dans notre humanité concrète qui en reçoit une dignité incomparable. Ne sommes-nous pas au-dessus des anges par notre corps ? Tout se fonde sur le mystère de Bethléem, exprimé dans les évangiles et dans les paroles de Paul à propos de Jésus : « Image du Dieu invisible, Premier-né de toute créature » (Col 1,15) et « Premier-né d'entre les morts » (Col 1,18)... « En lui, dans son propre corps, habite la plénitude de la divinité » (Col 2,9). L'existence terrestre de Jésus est intégrée à la vie de son peuple : « né d'une femme » (Ga 4,4), « de la lignée de David selon la chair » (Rm 1,3). « Jésus accueille les contraintes auxquelles est soumis tout corps humain lié au temps et à l'espace, de la naissance à la mort, avec ses fragilités, ses besoins, ses épreuves et ses espoirs, ses joies et ses peines. Héritant de la culture de ses ancêtres, il emploie les images et les symboles de la Bible et il emprunte les conceptions de ses contemporains. Pourtant sa perspective est neuve, car il annonce la divinisation de l'humanité. Sa condition terrestre n'apparaît pas comme une parenthèse dans son existence divine, mais comme un parcours vraiment humain, avec ses réalités biologiques, psychologiques et sociales : amitiés et trahisons, faim et fatigue, menaces et appréhensions, joies et deuils partagés. Bref, il s'agit de « Jésus-Christ venu dans la chair », comme le soulignent les lettres de Jean (1 Jn 4,2 ; 2 Jn 7) ».

Vrai Dieu, et vrai Homme, tel nous apparaît le Christ, celui qui ne contracte pas d'union conjugale mais qui rappelle le lien de fidélité indissoluble des époux (Mt 19,12).

Dans sa vie apostolique, le Christ touche les corps : il guérit et purifie. Il prend son temps pour enseigner et témoigner d'une Bonne nouvelle.

« Il guérit les corps malades et les cœurs fragiles : il purifie de la lèpre comme d'une défiguration de l'image divine en l'homme ; il redresse la femme courbée et restitue bras et jambes aux paralysés comme une remise debout de la personne, inaugurant ainsi le « royaume des cieux » attendu, et à vivre dès ici-bas. Toutefois, l'harmonie et la santé des corps ne sont pas son premier objectif. Il invite à un radicalisme étonnant qu'il traduit en termes de renoncement, voire de mutilation : se couper main, pied ou œil signifie se séparer d'un avoir, d'un pouvoir, d'un désir qui empêchent de voir les vraies valeurs ou qui empoisonnent la vie d'autrui (Mt 18,8-9); ce n'est plus la nourriture qui infecte le corps, mais bien la parole qui sourd d'un cœur malveillant (Mt 15,19-20). En fait, les dimensions biologiques ne sont pas pour lui le tout de la vie humaine, « plus précieuse pourtant que la nourriture, le gîte ou le vêtement » (Mt 7,25). En effet, la santé corporelle est en vue d'une harmonie spirituelle, capable d'intégrer les situations de faiblesse ou de fragilité appelées « chair » (sarx) dans le Nouveau Testament : handicap physique, débilite psychologique ou mentale, souffrance ou faute morale ».

Condamné par Pilate, il offre en corps la preuve de l'amour méconnu et d'une souffrance offerte par amour. Ainsi désormais, *« assumer la souffrance du corps fait désormais partie de la condition chrétienne, à l'exemple du Christ en sa passion. Non que la douleur soit un bien, mais l'amour avec lequel elle est portée, sa valeur d'offrande pour Dieu et pour les frères. Ainsi un corps crucifié est devenu l'emblème des chrétiens : livrer sa chair par amour (Jn 15,13), c'est lui donner un sens maximal. Mais cela n'a de valeur que si la mort est passage vers une Vie définitive. Le mystère de la mort et de la résurrection du Christ jette ainsi une vive lumière sur toute vie d'homme : l'accès à la tendresse du Père qui reçoit, avec le corps de son Fils, celui de tous ceux qui lui sont unis ».*

Désormais, il nous faut réfléchir en régime chrétien à ce qu'est le corps du Christ et la tradition nous indique plusieurs directions.

Avec saint Paul nous parlons de « chair », *« nommant ainsi la fragilité de l'homme qui se pose de façon autonome en se fermant à Dieu : « le corps n'est pas pour la débauche ; il est pour le Seigneur et le Seigneur pour le corps » (1 Co 6,13). Habité par l'Esprit de Jésus, il est fait pour une vie nouvelle, éternelle celle-là. Reprenant l'idée l'Alliance dégagée par les prophètes, il croit que les humains doivent s'unir pour former « le Corps du Christ » dans la justice et la paix. Il ne s'agit pas là d'un corporatisme social dans le sens de l'apologue stoïcien des membres et de l'estomac. Son discours en effet n'est pas métaphorique mais réel : « Vous êtes le corps du Christ et membres chacun pour sa part » (1 Co 12,27 ; Rm 12,4-5) ; or avant lui, le terme de « corps » (sôma) n'avait pas été utilisé au sens collectif. Inspiré sans doute par la notion de peuple puisée dans l'Écriture d'Israël, il perçoit que les chrétiens figurent et réalisent les prémices de l'humanité entière pénétrée de l'Esprit du Christ, un peu à la manière dont les Israélites se trouvaient rassemblés par la Parole de Dieu qui les constituait comme un peuple unique. Ainsi les hommes sont-ils destinés à former, avec le corps personnel du Christ, Dieu incarné et vivant revenu de la mort, une mystérieuse identité que Paul précisément identifie à l'Église, peuple de Dieu. Le lieu corporel de cette unité, et déjà son foyer vital, c'est le sacrement de l'Eucharistie : la chair et le sang de Jésus livrés « pour la vie du monde » (Jn 6,51) »*

« Ainsi apparaît le quadruple sens de l'expression « Corps du Christ » qu'utilise couramment la tradition chrétienne pour désigner le corps du Fils de Dieu venu en chair

humaine. Il s'agit d'abord du corps physique de Jésus de Nazareth (Lc 2,11). C'est ensuite son corps ressuscité, glorieux, transfiguration de sa finitude (Lc 24,39). C'est en outre son corps mystique : présence mystérieuse en sa personne de l'humanité déjà animée d'un dynamisme de restauration (Rm 12,5). Il s'agit enfin de son corps eucharistique, ce lieu concret où, à travers les espèces du pain et du vin, sont rassemblés hommes et femmes du monde, œuvrant ensemble dans un travail commun et une souffrance partagée, afin que l'humanité régénérée vive sans fin du don que le Fils de Dieu ressuscité fait aux hommes de son amour (Lc 22,19-20) ».

3. Un archipel d'enjeux pour la bioéthique

Le corps humain dit la personne. Il dit combien cette personne ne s'est pas constituée de manière totalement autonome : elle est donnée en son corps. Elle est conçue dans une relation libre, humaine, qui implique des personnes en leur corps. Tout l'enjeu de l'acte sexuel et de ses significations apparaissent en pleine lumière dans le corps et non pas d'abord dans une loi, ou dans un concept. Le corps dit que la liberté est un don, qu'elle est en devenir, qu'elle grandit et s'affermir par le don désintéressé de soi. L'opacité des corps est une parabole du temps qui construit, du mystère qui nous dépasse, de l'irréductibilité de la personne à toute observation de son mystère : pour elle-même, pour autrui, pour Dieu, chaque être vivant est unique, est un mystère qui le dépasse et qui l'englobe intimement, infiniment. Ce statut du corps humain le différencie radicalement du monde animal (cf. Gn 2) et lui permet de pressentir, de découvrir, d'aimer la destinée éternelle de toute personne et sa dignité incontournable. **Le corps dit la personne. La personne se dit en son corps.** Souligner l'unité personnelle dans laquelle le corps se trouve toujours. La distinction des composantes de l'être humain ne doit pas aboutir à « réduire » l'ampleur de son mystère : parler des facultés (intelligence, mémoire, volonté), distinguer le cœur, l'esprit, le corps : toutes ces distinctions doivent être faites sur un « mystère » d'unité. La personne ne peut pas « être » sur terre sans son corps, hors de son corps. C'est d'ailleurs une des définitions de la mort : séparation de l'âme et du corps. Et nous savons que cette séparation n'est pas définitive ; l'unité personnelle à venir, dans l'éternité est bien toujours celle qui inclut le corps. Par exemple, pour le corps glorieux du Christ. Les récits évangéliques nous disent assez pour nous confirmer l'existence de la résurrection des corps et pour nous en faire pressentir l'importance et quelques traits.

Le corps humain est le lieu par excellence de l'éthique : du choix libre et conscient de la liberté humaine. En consentant à ce que le corps dit, demande, révèle du dessein créateur, nous sommes conviés à aimer Dieu ou à le refuser. Le caractère sacré du corps humain ne le met pas « en dehors de notre monde et de notre action » : au contraire. Le sacré du corps humain réside dans le fait que s'y joue notre destinée. Ce n'est pas dans la « pure pensée » que nous aimons Dieu, autrui, le monde, nous-mêmes : c'est en nos corps. Tous les actes humains sont produits en nos corps et atteignent le corps d'autrui. Ainsi n'est-ce pas seulement les intentions qui en révèlent totalement le sens, mais il existe objectivement un sens « dit » par le corps que nous avons à interpréter à la lumière de la Création et de la Rédemption. Du point de vue moral, il s'agira toujours de faire correspondre les intentions personnelles non pas à la « nature » morte d'un corps objectivé, mais au sens que rationnellement nous pouvons dégager de la présence et de la forme du corps d'autrui et du nôtre. L'éthique n'obéit pas à la nature biologique du corps, mais elle est révélée et toujours mise en acte à travers nos corps humains. D'où le statut incontournable de la dignité personnelle dans le corps.

Le corps a un langage. Tant au point de vue biologique et psychologique, nous savons combien la structure corporelle de l'être humain est doué d'une réelle plasticité. La résilience au niveau psychologique nous manifeste la capacité de l'esprit humain à se « refaire » et à porter avec vigueur des traumatismes évidents. Il nous faut penser à l'homme et à sa « nature dynamique ». Ces observations ne nient pas la réalité d'une structure personnelle qui le spécifie. Ainsi tout n'est pas modelable et faisable dans le corps humain, car il « résiste » de par ce qu'il est et ce qu'il signifie, indépendamment des intentions subjectives d'autrui et du sujet lui-même. On peut parler à ce propos d'une « objectivité » du langage du corps. La phénoménologie décrit ses significations quand elle parle par exemple de l'intention sexuelle, lorsqu'elle décrit le langage de la caresse, les « ouvertures » ou « fermetures » du visage. Le culturel chez l'homme n'est pas « abstrait » de sa nature corporelle. Il existe chez l'homme, parce qu'il est corps, un langage du corps par lequel il se dit plus ou moins heureusement ou maladroitement. Serrer les poings ou ouvrir la main peuvent être chargés de significations différentes suivant les circonstances ou les cultures. L'attirance sexuelle est elle-même un langage que l'adolescent doit apprendre pour pouvoir se donner librement un jour. L'enjeu sera le suivant : accepter que ce langage existe, le comprendre, s'en servir pour faire le bien aux autres, à Dieu, à soi-même pour être en vérité. La personne humaine est donc appelée à « parler » à travers son corps : elle ne peut inventer tous les mots ou parler à partir de « rien ». Elle a une certaine grammaire à respecter pour dire ce qu'elle ressent, ce qu'elle veut vivre.

Le corps est le lieu de la reconnaissance de l'altérité d'autrui. Le corps physique occupe un espace : il a des frontières. La perception de la présence d'autrui se fait par le corps, dans l'espace des corps. Les sens nous permettent de « percevoir » qui est autrui avec qui nous parlons ou qui s'approche de nous. C'est en notre être personnel que nous reconnaissons autrui comme « autre que nous », en son corps, en sa personne. Nous savons par expérience combien la reconnaissance d'autrui n'est pas facile dans la vie quotidienne. Toute reconnaissance est un appel, une exigence, un devoir, parfois une souffrance, une sortie de soi. Nous éprouvons en notre corps combien l'autre est différent de nous et nous sommes cependant appelés à le reconnaître comme autre, dans sa dignité, dans son égale dignité. Cette altérité à reconnaître demande beaucoup d'amour et d'efforts. Elle se vit de manière très délicate dans la reconnaissance de l'autre dans son « insaisissable différence » : la différence sexuelle est un lieu décisif pour l'altérité. Elle peine actuellement à se vivre particulièrement au début et à la fin de la vie humaine puisque nous vivons dans un monde où le prototype de l'être humain est l'adulte, pleinement visible aux yeux de tous.

La différence sexuelle marque les corps : elle attire et repousse. L'histoire de la relation homme-femme montre combien il est difficile de comprendre cette altérité qui marque, dans la sexualité, toute la singularité des personnes qui se rencontrent : domination, fascination, séduction, union, fusion, collaboration. La différence sexuelle provoque la liberté de chaque être humain à s'ouvrir au mystère de l'autre qui dit une « possible communion » intime, qui dit une « communion des différences », qui dit une reconnaissance d'une égale dignité au sein de l'altérité. La relation sexuée dit cette altérité qui imprègne toutes nos relations humaines. Elle souligne la promesse d'une fécondité pour celui qui accepte l'autre non seulement comme autre, mais comme son semblable. L'égale dignité qui surgit dans la reconnaissance mutuelle épouse les contours de la différence des corps, bien plus des personnes. La rencontre sexuelle signifie toujours, même si sa possibilité est niée librement, l'apparition d'un autre : l'enfant. Cet enfant, tout enfant, symbolise dans la relation sexuelle et dans toute relation sexuée, l'au-delà de l'altérité des personnes individuelles. L'homme et la femme sont toujours dépassés dans le lien qui les unit, dans la rencontre dont ils font l'expérience. L'enfant symbolise le type de fécondité qui surgit dans le respect de l'altérité.

L'enfant est un autre de l'homme et de la femme. Il est en son corps, le témoin d'un appel à une nouvelle reconnaissance.

«(...) La relation homme-femme-enfant (qui), dans la génération normale, celle où n'intervient pas l'artifice du manipulateur, est le lieu de la reconnaissance. Et de la reconnaissance doublement: d'une part, parce que l'homme et la femme se reconnaissent, mutuellement, dans l'enfant; et c'est le seul type naturel, le seul exemple, le seul paradigme de la reconnaissance réciproque entre les consciences. Le deuxième point de cette reconnaissance, c'est la reconnaissance de l'enfant par ses parents. Nous devons essayer d'envisager ce que serait notre manière d'exister si nous n'étions pas, dès l'origine de nous-mêmes, reconnus comme la personne que nous sommes par ceux auxquels nous sommes immédiatement confiés, naturellement.

De sorte que l'être humain n'étant plus reconnu, sinon par des critères sociaux abstraits et de performance biologique ou économique, risque de ne plus savoir qu'il est bien tel et qu'il n'est pas seulement un exemplaire d'une espèce naturelle»⁹.

L'humanité de chacun d'entre nous ne se réduit pas aux apparences et aux signes que nous en donnons. Ainsi pouvons-nous souligner l'importance et l'ambiguïté de notre propre corps et du corps d'autrui dans la reconnaissance mutuelle. Bien sûr, notre tâche est de déceler les phénomènes qui nous aident à identifier l'humain, à l'aider à grandir, à en découvrir la richesse. Tout se joue dans le corps. Mais pour être capable de déceler ces signes et de les interpréter, il convient à nouveau que la liberté s'engage. La science et la technique ne suffisent pas. Que ce soit pour un être humain d'une autre race, d'une autre apparence, pour un embryon ou pour un vieillard sénile, la reconnaissance d'autrui passe par un libre accueil de ce que nous sommes en vérité : un don les uns pour les autres. La reconnaissance passe par l'amour. Sans la volonté d'aimer et de se donner, l'homme ne peut pas reconnaître l'homme. Plus les apparences de l'humain semblent obscures et « autres » que les nôtres, plus il nous faudra aimer, croire et espérer dans la dignité cachée d'un être. Ce que la raison nous suggère l'amour nous permet de le voir. Ce que l'amour illumine et éclaire, la raison le confirme et le suggère. Ce point est décisif pour l'embryon humain qui est « plus que l'apparence qu'il donne de lui-même ». Ce qu'il est en acte, ne s'est pas encore manifesté ni exercé en toute sa puissance. Les « sens » sont ou restent aveuglés dans certains cas sur l'identité humaine. Une barrière doit être franchie par l'amour, pour que la raison reconnaisse l'être-de-don en acte, avant qu'il n'exerce toutes ses virtualités.

Le corps est le lieu d'une présence. Dans sa « matérialité », le corps renvoie au mystère de la personne qui, comme être d'esprit, vit et se dit en lui. C'est en son corps que chacun de nous est présent à soi-même : se réveille, parle, établit une relation, pose dans l'espace et le temps la singularité de son être. Mais par l'ignorance de son origine qui lui rappelle à chaque instant sa contingence, le corps dit aussi l'altérité de ceux qui l'ont conçu, porté et mis au monde. Le corps sujet renvoie non seulement au monde des objets qui l'entourent, mais d'abord et surtout au monde personnel avec lequel il est en lien permanent. L'être humain n'est jamais solitaire même lorsqu'il l'affirme ou se désespère de se ressentir comme tel. Le corps dit une « communion » de présence à autrui : l'empathie et d'autres phénomènes psychiques en témoignent. Il est un « corps social », pour les autres, en lien avec les autres. Le corps sexué symbolise cette « ouverture » et cette « attente » d'une relation et d'une présence de réciprocité. Le corps personnel renvoie enfin à une présence divine particulière. Les paroles de la Genèse « Il fit l'homme à son image ; à sa ressemblance il les fit », en témoignent. En tout homme, Dieu dit qu'il est présent dans l'histoire. Tout homme

⁹C. BRUAIRE, «Réflexions d'un philosophe», dans *Des motifs d'espérer. La procréation artificielle*, Paris, Cerf, 1986, p. 72-73.

porte l'empreinte jusqu'en son corps de l'image divine. L'être créé de l'homme dit qu'il est « en alliance » permanente avec le Créateur qui lui confère une dignité incontournable. L'homme est la « preuve vivante » que Dieu existe. En Christ, cette présence se fait encore plus intime, au cœur du cœur humain. Elle se rend « efficace » : preuve d'une présence qui sauve, qui guérit, qui comble. Cette « inhabitation » du corps de l'homme symbolise le processus de divinisation de l'homme. Voir l'homme, le toucher, c'est, depuis la naissance de Jésus en ce monde, voir Dieu en son humanité. Dieu s'est uni ainsi à toute l'humanité. Ce type de présence est « sauveur » au sens où il donne une saveur d'éternité à tous les éléments de la vie de l'homme, et à son corps. Le corps de gloire de chacun de nous se construit à travers cette présence intime du Christ à la personne que nous sommes.

4. Le don qu'est l'embryon humain en son corps

La question philosophique sur l'origine de la vie et l'étonnement qu'elle suscite en chacun sont des signes de l'«inconcevable» don reçu¹⁰. Pourquoi suis-je venu au monde sinon parce qu'un dessein d'amour a présidé à cet événement? L'être personnel est don: c'est une personne-don, dit Jean-Paul II. L'embryon humain découvre le don qu'il est à travers la parabole de son corps. Le corps personnel est le lieu visible du don qu'il est en lui-même et pour les autres¹¹. C'est l'être de chair et de sang qui est appelé à la communion et à l'alliance éternelle. Il nous faut réfléchir un moment sur le corps humain dès les origines.

Dans son corps, tout homme se découvre donné à lui-même par son Créateur. Ce corps reçu - d'abord comme un amas cellulaire et invisible à l'œil nu, avec sa puissance de croissance - est le germe et le gage de toute donation de soi. Il en est la condition concrète. L'esprit ne se reçoit pas sans son corps. La liberté se livre en donnant son corps. Ce lien entre les réalités biologiques et l'être de l'homme et sa fin ne sera perçu «que si le corps n'est pas seulement vécu et compris comme une limite arbitrairement imposée à la liberté finie mais comme le lieu où notre liberté se découvre créée, donnée à soi et rendue à sa responsabilité propre par Dieu notre Créateur et Seigneur»¹².

Ainsi l'embryon humain est donné à lui-même comme livré à nos observations à travers SON corps. L'embryon s'offre lui-même dans toute la richesse de son être à travers son corps. Pour l'embryon comme pour tout homme, nous pouvons parler d'une « relation » entre son corps-objet et son corps-sujet. L'embryon a un corps, tout en étant EN son corps. L'embryon est son corps sans s'y identifier totalement.

L'embryon nouvellement conçu a un corps: corps issu d'une rencontre des gamètes issus d'autres corps, corps enraciné dans un patrimoine génétique «qui vient de loin», corps «en voyage» dans les trompes ou fixé dans la paroi utérine, corps «confié» à un autre corps dont il reçoit chaleur et nourriture, protection et oxygène. Ce corps quitte petit à petit l'ombre pour venir à la lumière de la connaissance scientifique. Il devient «visible» par échographie.

¹⁰«A l'irrésistible montée de la vie, la nature ne doit-elle pas son nom? La nature est «ce qui doit naître». Or la naissance humaine surpasse encore le miracle végétal. D'une confuse agitation de molécules, un être surgit, marqué au front par l'empreinte de Dieu. Rien n'étonne davantage que cette épiphanie qui fait saillir du néant une conscience vive» (F. QUÉRÉ, *Jésus enfant*, Paris, Desclée/Bégédis, p. 33).

¹¹«L'homme ne se donne pas la vie à lui-même. Il la reçoit de ses parents, il naît de leur amour. Cette réception de soi à partir des parents est le signe d'une réception plus haute, car les parents eux-mêmes ont reçu la vie. Ils n'ont fait que la transmettre. Ils renvoient donc à la source transcendante de la vie, source que les croyants identifient comme Dieu, Créateur et Père.

Notre corps, avec ses chromosomes et ses gènes reçus des parents, est en nous le témoin que la source de notre vie est hors de nous. Or il ne nous est pas extrinsèque. Il appartient à notre être propre» (J.-M. HENNAUX, «L'Instruction «*Donum Vitae*»», dans *Vie consacrée* (1987) 175).

¹²A. CHAPELLE, *Sexualité et Sainteté*, Bruxelles, IET, 1977, p. 244.

Le corps peut être extrait, produit, congelé ou réduit. Il peut être évalué et rejeté comme matériel chromosomique déficient ou amélioré¹³, mais le corps ne peut jamais n'être qu'un corps parmi d'autres. Le mystère du corps «donné» de l'enfant demeure «gardé» en son origine. Il n'est pas qu'un pur «visible». Il n'appartient pas seulement au «monde de l'avoir» et de l'observable. Il est à jamais parce qu'il a été donné pour toujours¹⁴.

Il nous faut reprendre ici une longue citation de Cl. Bruaire concernant ce mystère de la création d'un esprit dans un corps. Elle nous fait comprendre cette part d'invisible qui appartient au corps toujours uni à une liberté donnée à elle-même dans l'être-de-don.

«De cette conjonction du secret et du sacré, il faut reprendre l'exemple majeur. Celui de l'origine de l'histoire de chacun, de la naissance et de l'enfance. Si l'avènement d'un être humain force encore, pour certains, au respect du sacré, ce n'est point pour le prix de l'innocence. Exactement, l'innocence n'est pas ici morale puisqu'elle n'a point de vertu. Elle est, en quelque sorte, objective, comme un dépôt inviolé. Car dans l'être naturel promis à l'existence humaine, le secret de l'esprit singulier est aussi certain que scellé. Plus tard, à mesure de l'expression, des paroles, des actions, l'existence sera étalée, en phénomènes appréciables, lisibles, mesurables, répertoriables. Pourtant l'essentiel de l'être personnel demeurera hors des prises de nos savoirs et les récusera. C'est pourquoi l'on pourra toujours pratiquer l'apophase: quelqu'un n'est ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, ni son corps ni sa vie. Du moins tant qu'il n'est point réduit à un ensemble d'apparences. Mais à sa procréation, l'être est présent dans le phénomène en demeurant tout entier dans le secret. Bien entendu, libre à nous d'affirmer qu'il n'y a rien, rien qu'un paquet de chair et d'os, que «l'être en puissance» fait partie des mythes présocratiques, que l'être personnel est fruit de relations sociales ultérieures, que l'esprit ne saurait être la vérité de la nature. Et par ces clameurs arbitraires nous répétons le cantique des philosophes des lumières: la liberté ne doit qu'à elle-même, l'humanité se suffit, se possède et se sait, elle est sa propre origine et décide de sa fin. Il nous est donc loisible de traiter le paquet embryonnaire de chair et d'os comme nous voulons: nous ne sommes procréateurs que du biologique, mais créateurs de l'humain. Et ne confondons point l'autonomie de la vie, quand naît l'individu, avec celle de la liberté quand nous sommes sûrs de nous-mêmes. Le phénomène de la vie est altérable par une technique appropriée dont l'artifice réjouit nos modernes pygmaliens, cependant que l'eugénisme méthodique atteste notre puissance...

Ainsi la naissance est profanée quand est récusé le secret de l'être spirituel. Ce qui, nous venons de le voir, est aussi la confusion de la procréation d'un esprit qui doit sourdre de la nature avec sa création. Mais, précisément, le profane est apparence vide, phénomène privé d'être essentiel, dans l'absence de son origine absolue, de sa position créatrice. Si bien que la ruine du sacré, dans la violation du secret, coïncide avec l'oubli de l'esprit, de sa discrétion, de son abnégation. Que les arrhes de l'esprit soient déposées dans la vie naturelle commençante, voilà ce qui est dur à entendre, dès lors que notre esprit se veut son propre auteur, sans Créateur. Il n'y a de l'enfance un mystère sacré que si la conquête de soi est une lente et difficile odyssée, dont nous n'avons pas opéré l'iliade créatrice, à partir d'une vie naturelle qui recèle en son secret notre existence personnelle. Le sacré lie donc deux choses:

¹³C'est le danger de l'eugénisme doux et libéral du DPI, dénoncé par J. TESTART, *Le désir du gène*, Paris, F. Bourin, 1992, p. 187-557.

¹⁴«Les lumières que la science nous donne sur les premières étapes de chaque individu ne peuvent pas supprimer l'amour dont Dieu l'investit aussitôt. Pas plus qu'on ne saurait nier l'esprit parce qu'on ne le voit pas sur une «coupe» fine, car il est d'un autre ordre, on ne peut davantage contester l'amour créateur de Dieu au nom des processus biologiques mis en jeu afin que l'homme soit. L'amour de Dieu dont nous parle la Bible, a pour objet cet homme même que la science nous décrit; il n'est pas pour autant un processus physiquement repérable. On atteint cet amour par un autre chemin, ouvert par la Parole et la Révélation» (G. MARTELET, *2000 ans d'accueil à la vie*, Paris, Centurion, 1973, p. 32).

l'esprit dans sa discrétion, le Fondement qui donne substance à l'être. Deux choses auxquelles nos suppléances sont dérisoires, ne faisant qu'ajouter des apparences aux apparences. Deux choses inséparables, que les théologiens nommaient Père et Esprit, et dont la co-présence fait le sacré, le sépare, l'interdit à nos manipulations»¹⁵.

Ainsi comment connaître le corps sinon d'un savoir original, spécifique, propre au corps? Comment l'embryon lui-même peut-il se percevoir comme «don» avant toute construction sensorielle? Tout comme pour l'adulte, il s'agit d'un savoir non pas DU corps, mais un savoir «qui-fait-corps» avec le don qu'il est. Le corps est perçu comme donné puisque l'être-de-don a été reçu avant de le vouloir. Le corps de l'embryon humain, c'est lui. L'embryon humain n'est pas que son corps, cependant il devient un don dans son corps. Reconnaître l'embryon humain comme un don et se recevoir de même, c'est découvrir dans le corps et la vie les prémices de la liberté et l'initiation à l'amour. L'embryon humain a et est un corps humain personnel. Il donne les gages de l'incorruptibilité et il l'anticipe.

«Le corps est le gardien de toutes les métaphores vécues», dit P. Ricoeur. Le sens de son être, l'être humain le découvre et le déchiffre dans son corps de chair et de sang. La personne n'est pas et ne «devient» pas elle-même sans son corps. La vie dans le corps est donatrice du sens spirituel de la personne et de son acte. Chacun de nous se découvre dans la création comme confié à l'univers, donné aux autres, donné à lui-même. Par son corps, l'embryon plonge ses racines dans le cosmos, dans sa beauté, dans ses contraintes géographiques, génétiques et historiques. Il se découvre homme ou femme, et pas les deux. Le corps signifie pour l'être qui grandit ces contraintes et ces dépendances, mais il est le lieu où chacun se découvre donné à lui-même, accueilli par autrui dès le sein de sa mère, promis à Dieu son Créateur et son Sauveur.

L'être humain naît donné à son corps par amour et pour aimer. C'est par le corps qu'il est éduqué à l'amour. Si l'enfant porté dans le sein maternel, mis en monde, allaité, ne découvre pas la joie d'être homme en son corps, comment pourra-t-il développer ses puissances et trouver la force d'aimer et de se donner? Notre corps est «mémoire» du don de la vie. Mémoire de l'origine à travers le don mutuel des parents. Mémoire des paroles et des gestes de tendresse dans le sein maternel.

«Le corps de la mère nous a enseigné que dans le corps humain, en commençant par le nôtre, s'expriment, non pas tour à tour, mais simultanément, la communion la plus vive et la séparation la plus dure. Ce faisant, il nous a donné de devenir nous-mêmes, capables de liberté. Il nous a obligés à conjuguer sur le mode juste le même et le différent, l'identité et l'altérité. Il nous a éveillés à Dieu, à la fois le plus proche, puisqu'il a, en son Fils, «revêtu notre chair», et le Tout-Autre. Non pas d'abord parce qu'elle aurait dit ou non, non pas d'abord dans la transmission d'une culture, mais par son corps, simplement c'est-à-dire involontairement souvent, la mère joue à l'égard de son petit le rôle du premier signe, du premier témoin, du premier sacrement de la venue de Dieu jusqu'à lui. La catéchèse des corps commence très précocement, bien avant la naissance»¹⁶.

Physiquement et psychiquement, le corps de l'embryon humain possède une mémoire vive dont il est tributaire pour longtemps. Il est corps livré et confié dès l'origine en signe et rappel permanent de son être-de-don. Le corps de l'embryon, quel que soit le stade de son développement, doit donc être vu, observé, reconnu, entendu, compris à la lumière de sa dignité personnelle et spirituelle.

«Chaque personne humaine, dans sa singularité absolument unique, n'est pas constituée seulement par son esprit, mais par son corps. Ainsi, dans le corps et par le corps, on

¹⁵C. BRUAIRE, *Pour la métaphysique*, Paris, Fayard, 1980, p. 240-241.

¹⁶J.-L. BRUGUÈS, «Les langages du corps», dans *Ethique* n 2 (1991) 40.

touche la personne humaine dans sa réalité concrète. Respecter la dignité de l'homme revient par conséquent à sauvegarder cette identité de l'homme *corpore et anima unus*»¹⁷.

La vie corporelle est un «don» qui dispose au «don» de l'alliance personnelle, au «oui» à la vie des enfants de Dieu. Respecter le corps de l'être humain, c'est honorer la promesse de l'alliance.

Cette unité «substantielle» du don qu'est l'embryon humain est tellement fondamentale et forte que toucher au corps de l'homme, c'est toucher l'homme. Le corps, c'est la personne déjà visible. Le corps garde et manifeste l'être personnel. Il le dit et le donne. Sans les mots du corps, que saurions-nous de l'embryon humain et de nous-mêmes? A nous d'apprendre la grammaire et le vocabulaire de ce langage. L'embryon humain annonce et prédit la totalité intérieure et extérieure qui s'offre et nous est confiée comme une nouvelle personne.

Concluons, sous forme de transition avec toutes les prochaines conférences, avec cette réflexion de J.-L. Bruguès sur le corps: *«Comment apprivoiser notre corps? demandions-nous. Nous proposons ici une réponse: en lui tenant le langage du don. Parce qu'à l'origine un homme et une femme se sont donnés l'un à l'autre, chacun de nous a pu venir à la lumière. Il a été donné à lui-même. Le don de l'amour (en sa dimension la plus physique) s'épanouit en don de la vie. En celui-ci, nous pouvons lire la nature humaine et saisir quelque chose de son mystère. Parce que nous avons été donnés à nous-mêmes par nos géniteurs et, à travers eux, par le Dieu, Créateur et Père, nous nous découvrons comme êtres-faits-pour-donner.*

Ce don initial recèle une exigence éthique: êtres donnés, nous nous devons de nous donner à notre tour. Le don est constitutif de l'être. Cette intuition ne saurait étonner le chrétien. «Il faut dire qu'il y a dans l'homme image de Dieu à la fois dans la ligne de la nature humaine et dans celle de la Trinité des Personnes, car en Dieu lui-même il existe aussi bien une nature unique qu'une communion des personnes» (Th. d'Aquin, Somme théologique, Ia Pars, Q.93, a.5). Les Personnes divines se donnent l'une à l'autre; le Père donne son Fils aux hommes; le Fils donne sa vie pour la rémission des péchés de la multitude; il envoie l'Esprit sur le monde.

Nous voici donc en mesure de saisir, de la manière la plus rigoureuse, ce que signifie une création à l'image de Dieu: un Dieu qui se donne ne peut que créer un être de don. Lorsque Jésus affirme que ce qui n'est pas donné est perdu, que ce que nous gardons est égaré, que seul ce qui est donné est sauvé (Luc 17,33; Jean 12,25), il ne manie nullement le paradoxe. Il définit la nature des choses.

(...) le sens, la valeur et la dignité du corps humain ne peuvent apparaître qu'à celui qui assume sa condition de fils. Se comprendre implique que nous retournions constamment à l'acte fondateur: nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, nous avons été donnés par nos géniteurs. L'estime que nous porterons au corps humain dépendra très exactement de celle en laquelle nous aurons tenu notre mère et notre père»¹⁸.

¹⁷JEAN-PAUL II, «Discours aux participants à la 35e Assemblée générale de l'Association médicale mondiale, 29 octobre 1983», dans AAS 76 (1984) 393.

¹⁸J.-L. BRUGUÈS, «Les langages du corps», dans *Ethique* n 2 (1991) 41.